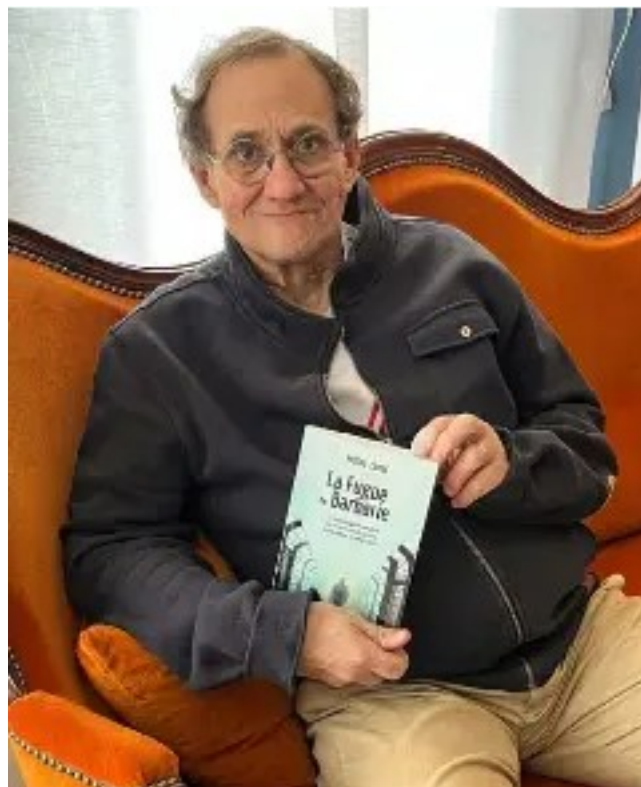


Roger Caillé, ancien résistant et habitant de Vernon, a survécu à cinq camps d'extermination nazis

Pascal Caillé a publié un ouvrage, *La Fugue de Barbarie*, dans lequel il raconte l'enfer vécu par son père dans les camps de la mort construits par l'Allemagne nazie durant la Seconde Guerre mondiale.



La Fugue de Barbarie est le premier ouvrage écrit par Pascal Caillé.

Quatorze mois d'enfer. C'est le temps qu'a passé Roger Caillé, résistant et ancien habitant de Vernon de 1966 à 2008 (date de son décès, Ndlr), dans les camps d'extermination nazis. Pascal, son fils, a souhaité ainsi rendre hommage à son père défunt (sa femme vit toujours dans la commune, Ndlr). « Une fois à la retraite, et comme la nature a horreur du vide, j'ai voulu me consacrer à mes passions et la littérature en fait partie. J'avais un sujet sur le feu depuis plusieurs années : l'histoire de mon père qui a survécu à cinq camps d'extermination. Au départ, je n'avais que des bribes d'informations à ce sujet », raconte l'auteur, qui a effectué sa carrière dans la communication éditoriale.

Engagé jeune dans la Résistance

Puis d'insister : « Quand il en parlait, il y avait une espèce de pudeur. À chaque fois qu'on l'interrogeait sur son histoire, on savait qu'il allait revivre des passages

douloureux et que ça allait remuer des choses en lui. Il évoquait très peu cette partie de sa vie avec nous, en se disant que ça n'allait pas nous intéresser. Il y avait donc une espèce de statu quo, où ni l'un ni l'autre n'osait en parler. »

Des années plus tard, Pascal Caillé parviendra à reconstituer les pièces manquantes du « puzzle ». En effet, son père réussira à témoigner dans le cadre d'une série documentaire créée par la Fondation pour la mémoire de la déportation, association créée en 1990. « Le journaliste qui avait interviewé mon père a passé plusieurs heures avec lui, dans un lieu clos. Il a pu se livrer plus facilement, indique l'auteur. Auparavant, il avait commencé à intégrer des associations d'anciens déportés et avait effectué pas mal de pèlerinages, en se rendant notamment dans les camps de concentration qu'il a connus. »

Avant sa déportation, Roger Caillé, 19 ans à peine, rejoint les rangs de la Résistance en 1944. Cependant, lui et plusieurs de ses frères d'armes sont rapidement arrêtés, sur dénonciation. « Douze personnes ont été interpellées ce jour-là. Parmi eux, deux seulement sont revenus des camps. Dont mon père », précise Pascal Caillé.

Selon son fils, l'enfer a débuté dès le premier jour. Partis d'un camp de prisonniers près de Compiègne, 1 700 personnes (prêtres catholiques et orthodoxes, notaires, repris de justice...), dont Roger Caillé, sont parqués dans des wagons à bestiaux (selon Pascal Caillé, le poète Robert Desnos faisait également partie du convoi, Ndlr). Quatre jours de voyage interminables, sans boire ni manger, jusqu'à l'arrivée au camp d'Auschwitz. « Ils étaient plus de 1 000 dans un wagon prévu pour 40 personnes maximum », raconte l'auteur.

D'emblée, le jeune résistant est confronté à la barbarie et aux actes de cruauté des gardiens du camp d'extermination. « C'est à partir de là qu'on va le rabaisser constamment, comme tous les autres d'ailleurs. Ils étaient traités comme du bétail », souligne l'écrivain. À son arrivée, il est complètement tondu puis tatoué sur le bras gauche. Un marqueur qu'il conservera durant toute sa vie. « Il n'était jamais appelé par son prénom et devait absolument donner son matricule en allemand, langue qu'il ne connaissait pas, s'il voulait manger. » Il ne restera que 15 jours à Auschwitz, avant d'être transféré au camp de Buchenwald où il y restera trois semaines.

Maltraitances, maladies...

Mais c'est au camp de Flossenbürg que le jeune résistant passera le plus de temps durant sa déportation. « Là-bas, il a été envoyé dans un camp bis près d'une carrière. Avec d'autres prisonniers, il devait creuser un tunnel pour y abriter une fabrique de moteurs d'avions. Il fallait creuser la roche à mains nues », évoque Pascal Caillé.

Et de développer : « Mon père était choqué par la bestialité des kapos (chargés d'encadrer les prisonniers de camps, Ndlr). Ces repris de justice, totalement

inhumains, n'avaient rien à craindre et étaient en colère si leur quota de morts pour la journée n'était pas atteint. Un seul d'entre eux avait encore un semblant d'humanité, pour le reste ce n'étaient que des sauvages. »

Au moment de la libération des camps par l'armée américaine, le jeune Roger Caillé, présent à Dachau en avril 1945, est très affaibli par deux maladies : le typhus et la diphtérie. « Pour la petite histoire, il s'était même amputé un doigt pour échapper aux mauvais traitements d'un kapo qui l'avait pris en grippe » , détaille Pascal Caillé. Au total, il aura passé 14 mois dans les camps de la mort. Un vrai survivant.

Quoi qu'il en soit, l'écriture de ce livre aura marqué profondément Pascal Caillé... Mais il n'a absolument aucun regret. Bien au contraire. « Je pensais pouvoir prendre du recul mais à un moment donné, l'émotion prend le dessus. Je me suis fait épauler par une psychologue, et cela m'a permis d'être plus serein dans l'écriture et la réception », conclut-il.

■ ***La Fugue de Barbarie*, de Pascal Caillé.**

Maison d'édition : les Passagères.

Prix : 18 euros.

Maxime Laffiac